

➤ Portrait insolite: Ella Maillart (1903 – 1997)

«Ella elle l'a»

Qui dit voyager pense Christophe Colomb, Jules Verne, Marco Polo ou encore Ulysse. Et voyage rime avec aventure, périple, traversée et odyssee. Rares sont ceux qui pensent à la Suissesse Ella Maillart, l'une des voyageuses les plus étonnantes du XX^e siècle. Exploratrice par passion, sportive de haut niveau par conviction, écrivain et journaliste par nécessité et photographe par goût.

KATJA RAUSCH

«On n'arrive pas à exprimer les choses les plus importantes et qui demeurent insaisissables», dit Ella Maillart. Et pourtant, l'écriture resta pour elle le seul moyen de conquérir la liberté... du voyage. Mais c'est quoi, les vrais voyages? Les voyages dans le temps, l'espace? Ou bien les voyages au-delà de nos propres frontières?

Céline écrit dans *Voyage au bout de la nuit*: «Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination.» Et imagination et courage, elle avait, Ella Maillart. Elle naquit un 20 février 1903 à Genève d'un père instruit et ouvert d'esprit, commerçant en fourrures, et d'une mère danoise, indépendante et sportive, qui l'emmène chaque dimanche à la montagne pour faire du ski – ce qui passe à cette époque pour une excentricité d'Anglais!

De santé délicate, Ella prend tôt sa vie en main et décide de se refaire une santé par le sport. Avec Miette, sa meilleure amie, elle apprend, sur le lac Léman, à barrer des voiliers. Et voilà que Miette et Kini – comme l'appellent ses amis – remportent des régates, à 13 ans! A 16 ans, Ella fonde le premier club féminin de hockey sur terre en Suisse romande, le Champel Hockey Club. A peine âgée de 20 ans, la jeune femme s'embarque avec des amis à bord d'un vieux voilier de 14 tonnes, le «Bonita», pour la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles Ioniennes et Ithaque.

LE MYTHE DES FRONTIÈRES...

Pour survivre et financer ses voyages, elle sera tantôt dactylo, modèle du sculpteur Raymond Delamare à Paris, actrice au Studio d'art dramatique à Genève, professeur de français au pays de Galles, ou doublure

sportive dans les films de montagne de la UFA à Berlin. Elle dirige également, en 1931 et 1932, l'équipe féminine suisse de hockey sur terre et devient membre de l'équipe suisse de ski. Et comme ce n'était pas assez, elle barre aussi pour la Suisse aux régates olympiques de 1924 (oui, les Jeux olympiques!). Seule femme de la compétition, elle se classe neuvième sur 17 participants.

MOTS VÉCUS JUSQU'AUX OS

A Nicolas Bouvier, grand voyageur et chroniqueur, qui en 1952 lui demandait des conseils pour la route Genève-Madras, elle répondit sèchement: «Essayez donc cette route, et si elle ne vous convient pas, rentrez!» Oui, Madame savait être concise. Une chose est sûre: ses livres nous tirent de nos habitudes. Plaisir intellectuel et acoustique assuré! Impossible que la mélodie des noms comme Gumbad-i-Cabus, Do-Au et Trébinzone vous laisse indifférents. De véritables voyages au prix de risques et d'abandon. Et puis, le mythe des frontières... «Les frontières sont là pour être dépassées» dit-elle. Cogitons, cogitons... A Moscou, la comtesse

Tolstoï l'héberge dans son appartement. Avec un groupe d'étudiants, elle découvre le Caucase, les Kirghizes, les Kazakhs, les Ouzbeks et la vallée perdue de Svanétie, puis rentre par la mer Noire et la Crimée. A Paris, l'éditeur Charles Fasquelle lui commande *Parmi la jeunesse russe* qui va faire scandale à Genève et lui valoir son premier chèque, 6.000 francs.

En 1935, elle réussit l'exploit et passe de Pékin au Cachemire indien – à pied, à cheval, en charrette, en chameau. Le *Petit Parisien*, spécialisé dans le grand reportage, envoie Ella en Chine pour faire une enquête sur la Mandchourie, occupée par les Japonais. Elle y retrouve Peter Fleming, brillant journaliste du *Times*.

En 1939, au moment où l'Europe s'embrase et se trouve maculée de croix gammées, elle entame son voyage le plus connu. Avec sa compatriote, l'énigmatique journaliste et romancière oubliée, au destin tragique, Annemarie Schwarzenbach, elle part de Suisse et relie l'Afghanistan au volant d'une Ford. C'est dans *Deux femmes, une Ford vers l'Afghanistan*, sorte de «road book-roman-récit de voyage», que les pays, mers, mosquées, tribus, commerçants, espions et caravanes défilent, qu'on entend les

bruits du ciel étoilé. La question est posée: quelles force, peur, curiosité, envie nous poussent parfois à partir loin de «chez nous» et de trouver, par hasard, quelque chose d'intensément troublant qui ne nous délaïsse plus jamais?

Ella Maillart séduit par sa modestie et sa sagesse. Loin de tout tumulte médiatique, elle a suivi sa voie et laisse le soin de découvrir ses livres à quelques happy few. On comprend que le véritable voyageur est celui qui sait s'effacer pour mieux comprendre le spectacle du monde. Souvent c'est le silence qui parle. Mystérieuse sérénité de celui qui est revenu de loin et tranquillité de l'âme qui tolère les complémentarités et accepte l'inconnu sans vouloir l'expliquer.

Lire Ella Maillart dans *Oasis interdites, La Vie immédiate, Croisières et caravanes, La Vagabonde des mers* ou encore *Ti-Puss*, ouvre bien plus que d'autres horizons. Ses mots ont le vécu dans les os et incitent à oser... vivre la différence. Seule voie possible!? Voie cruelle? Quand France Gall chante *Ella elle l'a*, c'est sûrement pour toutes les Ella, Maillart, Fitzgerald et autres elles qui l'ont. Le 27 mars 1997, elle entame, de son chalet suisse, le plus long voyage de sa vie.



Illustration: Alexandre Schmit

En 1939, Ella Maillart relie la Suisse et l'Afghanistan au volant d'une Ford

LE FEUILLETON DE CLAUDE FRISONI

Le crimeur (7)

– «Sans savoir», corrigea la psychologue.
– «Pardon?» interrogea le directeur.
– «Vous n'êtes pas sans savoir, pas sans ignorer», reprit la belle.
– «C'est ce que je disais», déclara, confus, Morbac. «Nous avons longuement discuté de ses actes. Le pire n'est pas la destruction de quelques insectes inoffensifs...»
– «Pas d'accord, protesta la psy. Si chaque année quelques centaines de milliers d'écoliers assassinent quatre hannetons, ce sont des millions d'animaux qui sont sacrifiés à leurs jeux stupides. D'ici quelque temps, cette espèce aura disparu!»
Il est vrai que l'espèce a quasiment disparu par la suite. Je n'ai pas la folle prétention de m'octroyer la paternité de ce crime-là. Ma méthode artisanale ayant peu de chances de faire le poids face aux marchands de pesticide. Cette digression écologiste agaça le directeur, qui souhaitait en venir à ce qui lui semblait essentiel.
– «Admettons, admit-il. Mais le plus condamnable est la provocation délibérée, cette volonté de narguer l'autorité, cet acharnement à chercher l'affrontement, cette remise en cause, par les actes, de

valeurs fondamentales.»
– «Oh, osa ma mère, toujours aussi courageuse et bavarde, il n'a pas fait ça méchamment, je le connais. C'est un bon garçon, incapable de faire du mal à une mouche.»
– «Il doit préférer les hannetons», ironisa cette salope de Mère Tas de Sable. Ma mère la flingua du regard, mais sut, au prix d'un effort louable, garder son sang-froid. Morbac ignora l'échange et poursuivit son propos:
– «La faute mériterait une sanction exemplaire. Mais eu égard à la bonne conduite antérieure de l'accusé, euh, de l'élève, compte tenu de ses excellents résultats et à condition que la famille s'engage à sévir, je ne suis pas opposé à une certaine indulgence.»
Il s'accorda une pause, pour mesurer l'effet de ses derniers mots. Ma mère en profita:
– «Oh, il a été bien puni. Mon mari lui a donné une correction et je l'ai privé de tartines au beurre et au cacao.»
La sinistre Mère Tas de Sable crut bon d'intervenir à nouveau:

– «Ce serait trop facile. Si l'école ne sanctionne pas de tels actes, c'est la porte ouverte à...»
Mon avocate de mère ne la laissa pas finir et je m'étonnai de l'entendre répliquer:
– «Taisez-vous donc, vous aurez chaud les dents!»
Morbac ne laissa pas la dispute s'envenimer. J'aurais tant aimé voir l'autre peste se faire ratatiner par ma protectrice.
– «Mesdames, je vous en prie» s'exclama-t-il, à deux doigts d'ajouter: «Calmez-vous ou je fais évacuer la salle.»
Il prit mon instituteur à témoin:
– «Edmond, tu es le premier concerné, quelle est ton opinion?», lui demanda-t-il.
Le père Rousseau se prénomma donc Edmond. Et pas Jean-Jacques comme me le prétendait ma sœur avec un sourire énigmatique. Le fait de devoir s'exprimer en public le faisait rougir, ce qui me le rendait sympathique. Il se racla la gorge et affirma, d'une voix hésitante, qui n'avait rien de commun avec ses coups de gueule légendaires:
– «Avant cet incident, je n'ai jamais eu à

me plaindre de lui. C'est un brave gosse, poli, sage, discipliné et studieux. Il est vif, intelligent, curieux et fait preuve d'imagination. Il a un bon fond, j'en suis convaincu. Je propose qu'on passe l'éponge et qu'on le juge sur son attitude à venir.»
Putain, je n'en croyais pas mes oreilles! Jamais, quels qu'aient été mes résultats, malgré mes prix d'excellence, mes tableaux d'honneur, mes meilleures notes de la classe... jamais il ne m'avait gratifié d'un tel chapelet de compliments.
Je regardais humblement la pointe de mes chaussures, réprimant un sourire de contentement. Morbac prit acte de la position de son collègue légèrement subalterne et donna la parole à la psychologue de service, la priant, sage précaution, d'être brève et concise. A la surprise générale, elle le fut au-delà de toute espérance, se contentant de dire, en regardant sa montre:
– «Monsieur l'instituteur est le mieux placé pour apprécier. Je réclamerais simplement que ce jeune homme vienne en consultation quelques mercredis après-midi à mon bureau à l'office scolaire.»
(à suivre)